

Envol des Cigognes

La lettre aux adhérents et
sympathisants du Grdr N°39 -Avril 2024



Culture et migration

L'EDITORIAL



L'apport culturel des migrations passe par un long chemin d'apprentissages réciproques qui mène du choc des cultures à la convergence culturelle. En quittant son pays, tout migrant voyage avec sa culture d'origine.

Malgré l'accroissement des échanges et les effets de la mondialisation, il ressent souvent un choc culturel à l'arrivée dans son pays d'accueil. Un choc culturel réciproque est ressenti à l'arrivée au pays d'origine par le migrant âgé qui n'y est pas retourné depuis longtemps ou par le descendant d'immigrés qui découvre le pays et le mode de vie de ses ancêtres.

Les cours de langue proposés aux « primo-arrivants » en vue de leur intégration dans la société française sont souvent conçus sur le mode pratico-pratique de l'apprentissage des codes culturels ou de l'accès aux droits. Mais une expérience plus originale d'inclusion sociale par l'apprentissage de la langue, est menée à travers des pratiques culturelles et artistiques par notre antenne des Hauts-de-France auprès des femmes issues de la migration. La langue n'est qu'un des aspects de la culture. On peut parler la même langue mais ne pas se comprendre.

La traduction est une nécessité pour préserver la diversité culturelle.

Amadou Hampâté Bâ a été le premier à codifier les langues africaines pour permettre leur traduction. Jusque-là l'absence de langue écrite n'avait pas favorisé la diffusion de la culture en dehors du continent car les récits qui font l'histoire sont restés dans l'oralité. Bien que l'espace de la francophonie ait le français comme patrimoine commun, il renferme une diversité de cultures où plusieurs langues africaines s'y côtoient, chacune porteuse de la mémoire du peuple qui la parle. Pour préserver cette diversité, la traduction, exercice particulièrement délicat, est nécessaire. Mais dans un esprit de dialogue, elle doit l'être également dans l'autre sens comme le montre l'article de Daouda N'Diaye

La transmission intergénérationnelle de la langue est devenue une préoccupation des familles d'immigrés, dès lors que la migration a changé de nature (fin du système de la noria) suite à la loi sur le regroupement familial.

De nombreuses associations culturelles ont vu le jour pour créer des ponts, comme l'Association pour la Promotion de la langue et de la culture Soninké, née en 1979 dont Doulo Fofana, vice-président du Grdr a été l'un des fondateurs. L'**A.P.S.** a promu l'alphabétisation en soninké comme porte d'entrée à l'apprentissage du français pour faciliter l'intégration.

Pour ces immigrés et leurs descendants, la connaissance de leur langue, véhicule de la culture traditionnelle, est un enjeu collectif de mémoire, car la migration risque d'effacer la connaissance des récits et de la culture que l'oralité a permis de garder vivace dans le pays d'origine. Enjeu de cohésion aussi, pour éviter l'acculturation et créer de nouveaux liens sociaux avec la société d'origine.

L'ouverture sur l'intercompréhension des cultures passe aussi par les arts.

Le patrimoine culturel traditionnel de l'Afrique (musique, danse, récits théâtralisés, ...) resté longtemps peu connu en dehors des anthropologues et de quelques artistes a été révélé grâce aux technologies numériques et à la mobilité croissante des personnes. L'innovation dans les arts visuels (audio-visuel et cinéma) a offert un nouveau langage pour écrire l'histoire des migrations. Dans les arts de la scène comme la danse contemporaine ou la musique, le métissage des pratiques né de la rencontre des cultures a fait émerger de nombreux artistes d'origine africaine.

Des migrants dont la langue et la culture d'origine sont des points d'ancrage dans la construction de leur identité se sont emparés de l'expression artistique car elle participe d'un langage poétique accessible à tout humain au-delà des mots et des langues. En faisant appel au registre du sensible et de l'émotion, elle leur permet de tisser une nouvelle identité avec les fils de leur parcours et d'affirmer ainsi leur place dans le monde malgré les préjugés et les discriminations dont ils peuvent être victimes.

La littérature, autre mode d'expression, n'est pas en reste, notamment à travers le roman et le récit autobiographique comme le montre la Rencontre littéraire « Des écrivains entre ici et là-bas » (cf. page 19). Toutes ces créations, artistiques ou littéraires, dont témoigne ce numéro sont le fruit d'un savant métissage qui change le regard sur les migrations.

Avec le fil d'actualité, vous mesurerez combien la promotion du dialogue et de l'intercompréhension des cultures est importante pour le Grdr, qui n'oublie pas par ailleurs de saluer la mémoire de ceux qui ont été en son sein des acteurs de cette convergence.

Par Bernadette Thomas membre du Conseil d'administration

SOMMAIRE

- 02** L'éditorial
- 05** Les pratiques culturelles et artistiques, des leviers pour l'appropriation du français
- 07** Portrait de Florent Attuoman danseur chorégraphe
- 10** Pourquoi est-il important de traduire les langues africaines en français ?
- 12** Rencontre littéraire « Des écrivains entre ici et là-bas »
Interview du Pr Abdoul Hameth Ba
- 17** Notes de lecture de la rencontre
- 20** Les jeunes et la mémoire de l'immigration
Témoignage d'Hadja Soumaré
- 23** L'actualité du Grdr
- 26** Hommage du Grdr à Adama Sy et à Jean Kis

L'Envol des Cigognes est rédigé par un groupe d'adhérents ou de personnes ressources au Grdr. Les propos ou écrits n'engagent que les auteurs et ne peuvent être considérés comme une prise de position de la part du Grdr.

Les pratiques culturelles et artistiques, des leviers pour l'appropriation du français

Entretien avec Juliette Loès, animatrice de l'antenne Hauts-de-France



Depuis près de 10 ans, l'antenne Hauts-de-France du Grdr mène des actions spécifiques visant l'inclusion sociale des femmes migrantes. Ainsi le Grdr anime depuis 2013 des ateliers sociolinguistiques destinés à des groupes de femmes allophones, autour de thématiques liées à l'accès aux droits (santé, logement, éducation, ...) et plus largement à la société française (se repérer dans sa ville/son quartier, le système scolaire, l'alimentation...).

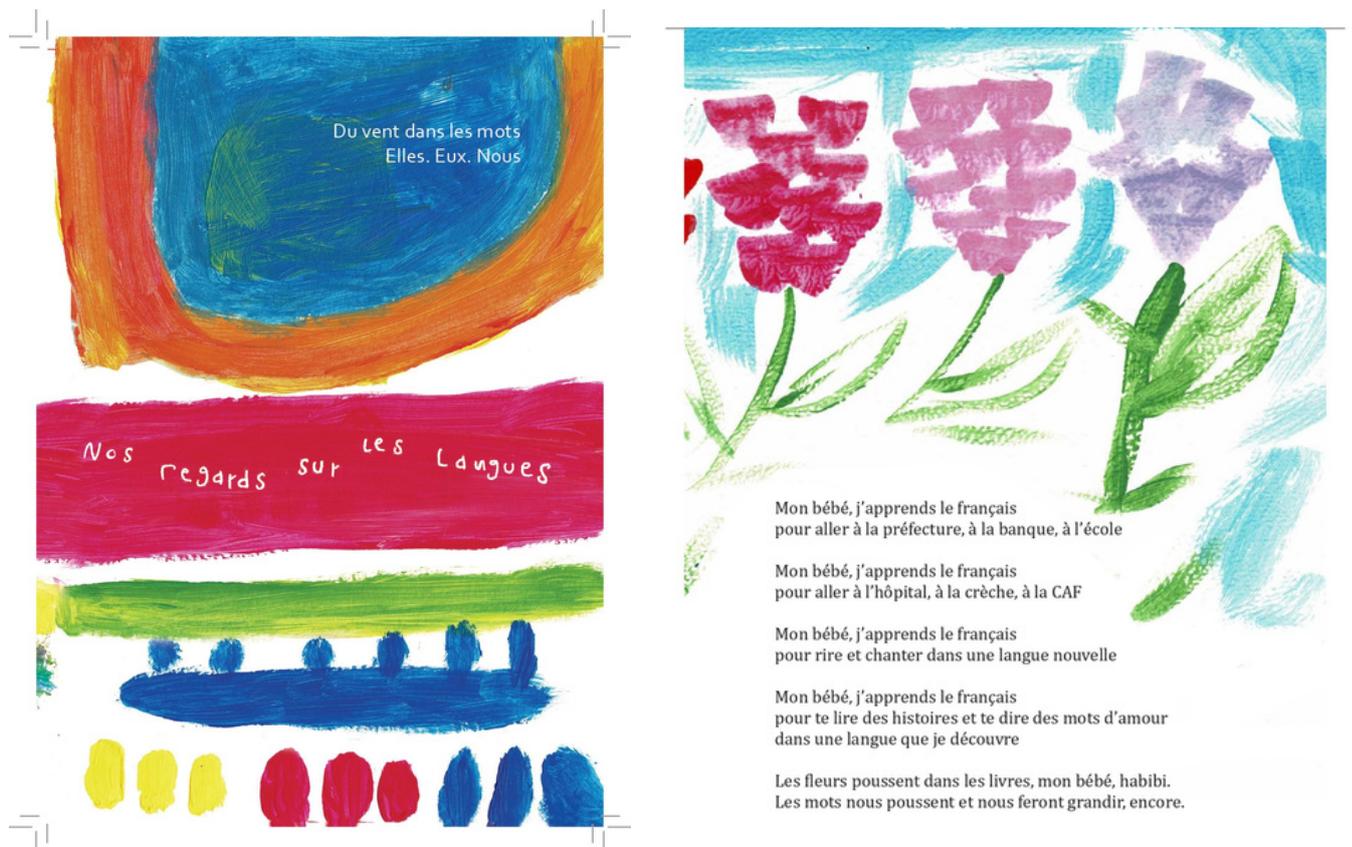
Ces ateliers, réalisés au sein de structures partenaires comme des centres sociaux ou structures d'éducation populaire, ont un double objectif :

- favoriser l'autonomie des participantes, leur permettre de mieux connaître et faire valoir leurs droits, de découvrir les structures (associations ou services publics) locales qu'elles peuvent mobiliser ;
- favoriser l'apprentissage du français, objectif transversal au déroulé des ateliers.

L'accès à la langue est un vecteur important d'insertion pour les femmes accompagnées et l'antenne Hauts-de-France du Grdr développe désormais une expertise spécifique en matière de pratiques linguistiques et langagières. L'apprentissage de la langue mobilise une pédagogie ouverte avec pour objectif de faciliter l'expression orale à travers plusieurs vecteurs et notamment les pratiques culturelles et artistiques.

Des ateliers artistiques visent le travail d'expression des femmes (en langue française), l'appropriation des codes de la société d'accueil, mais permettent également de travailler sur l'estime de soi, l'identification des compétences individuelles que chacune peut mobiliser dans son parcours (d'inclusion sociale, d'insertion professionnelle). Ils participent à l'ouverture de ces femmes à leur territoire, à la culture, au monde et aux autres et permettent de rendre visibles dans l'espace public leur parole, leur vision du monde, leur existence par le biais de restitutions publiques du travail effectué.

Ainsi, en 2022/2023, le Grdr Hauts-de-France a co-animé des ateliers dans deux centres sociaux qui ont donné lieu à la publication d'un recueil de poèmes en plusieurs langues. En partenariat avec l'association Du Vent Dans Les Mots à Lille-Sud, notre objectif était d'inviter les participantes à rencontrer la langue française par la poésie et à ouvrir un espace de dialogues multilingues pour valoriser leurs cultures et langues maternelles. Ces poèmes, en plusieurs langues, ont également été illustrés par les participantes. Une restitution « grand public » a eu lieu lors du printemps des poètes, le samedi 23 mars à la médiathèque de Lille-Sud.

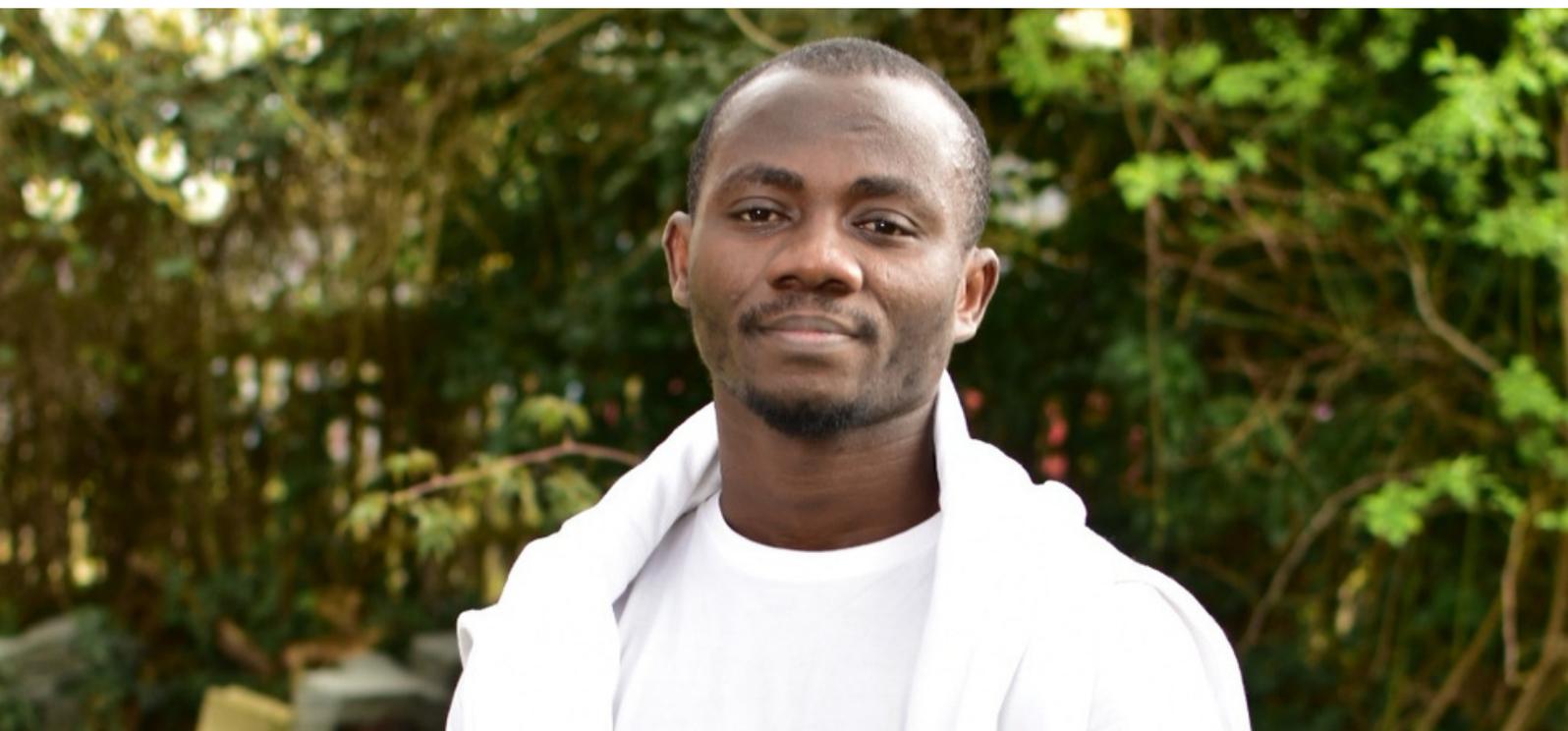


Liens : Nos regards sur les langues

Par Mathilde Chassot, membre du Conseil d'administration

Le Double-Espace en dansant

Portrait de Florent Attuoman, danseur chorégraphe



Florent Attuoman se définit en tant qu'artiste, danseur et chorégraphe en devenir, amoureux de la gestion de projets artistiques et de l'animation. Il a commencé la danse en 2007, une envie qui lui est venue suite au décès de ses parents, alors qu'il s'était retrouvé à vivre dans la rue. En voyant les personnes qui dansaient et qui avaient l'air heureux de danser et d'extérioriser leurs sentiments, quand bien même la Côte d'Ivoire était en période de guerre, il a eu envie de faire comme eux. « Je n'avais alors que 8 ans et je me demandais comment ils pouvaient danser dans une période aussi sombre ». Il s'est approché de ces personnes, il leur a demandé de l'accepter dans l'équipe. Ce qu'ils ont fait. C'est ainsi que l'amour de la danse a commencé à naître en lui et qu'il a réussi à récolter de l'argent qui lui a permis plus tard de se scolariser et d'aller jusqu'au baccalauréat scientifique, avec l'aide de son grand frère. « Sans la danse, je n'aurais pas eu l'envie de poursuivre mes études ».

Un parcours de formation exemplaire

Plus tard, il a passé le concours d'entrée à l'Institut National Supérieur des Arts et de l'Action Culturelle en Côte d'Ivoire, institution d'art qui forme les jeunes danseurs, peintres, dramaturges, comédiens, humoristes... Son master en poche, il a passé son certificat d'aptitude pédagogique et est devenu enseignant.

Parallèlement, pendant les périodes de guerre, durant son enfance, il avait remarqué des volontaires européens, des Français la plupart du temps, qui venaient aider les personnes en situation de fragilité et cela lui a donné l'envie de découvrir la France. « *Je voulais faire comme ces personnes* ».

Il est donc arrivé en France en 2021, à l'Université de Lille, avec le soutien de l'association « Mitrajectoires ». Une famille française l'a aidé à s'intégrer facilement dans la société française. Il a repris ses études, obtenu un nouveau master en « arts et responsabilité sociale internationale » avec pour objectif d'utiliser la danse comme moyen de socialisation pour aider des personnes en situation de fragilité (personnes isolées, handicapées, personnes précaires...).

De nombreux projets

Actuellement dans l'impossibilité de travailler à cause de problèmes administratifs, il a travaillé parfois seul, parfois avec d'autres. Il cite souvent son expérience avec Sylvie Pabiot, chorégraphe internationale avec laquelle il a fait une tournée européenne en 2022/2023. Il y dansait dans le « Voyage de Roméo », pièce chorégraphique qui raconte le parcours migratoire d'un fervent combattant et met en évidence sa bravoure et comment il a pu s'intégrer au moyen de la danse dans une société différente de la sienne. Il a travaillé avec Jenny Mezile chorégraphe franco-haïtienne qui vit en Côte d'Ivoire, avec Serge Aymé Coulibaly, chorégraphe burkinabé, etc.



Il aime à la fois la danse traditionnelle, parce qu'il veut défendre sa culture et ses valeurs, mais aussi la danse urbaine parce que c'est dans la rue qu'il s'est formé, sans oublier la danse contemporaine qui lui évoque le monde moderne. Il aime mélanger ces trois styles, et définit son art comme une danse du futur en harmonie avec son histoire et son vécu.

Aujourd'hui, il essaie de monter une compagnie artistique et de trouver l'aide de producteurs et diffuseurs de spectacles qui lui permettraient de pouvoir vendre trois pièces chorégraphiques qu'il a créées mais qu'il n'arrive pas à financer, il aimerait aussi monter des projets chorégraphiques destinés à des enfants ou des personnes en situation de fragilité qui sont suivis par des centres sociaux ou des missions locales. *« La danse me permet toujours de dépasser les difficultés, même si je suis aujourd'hui dans une impasse pour une question de papiers et que je ne peux pas bénéficier des aides de France Travail bien que j'aie cotisé par le passé. »*

« Par exemple, j'ai envie de réaliser un projet qui s'appelle « NI GRAND - MI GRANT », destiné à des enfants de 6 à 18 ans en situation de décrochage scolaire, de fragilités, pour faire ressortir leurs talents et les aider à comprendre qu'eux aussi ils ont quelque chose à dire, qu'eux aussi ils ont des qualités et qu'ils peuvent réussir plein de choses. Cette pièce chorégraphique est inspirée de mon histoire, comment je suis parti d'un point A, quelles sont les épreuves que j'ai traversées jusqu'à aujourd'hui et met en évidence ma résilience ».

**Propos recueillis par Elisabeth Müller,
membre du Conseil d'administration**

Le Grdr & Florent

Florent a connu le Grdr grâce à l'association Mitrajectoires, qui l'avait invité à prendre part en tant qu'artiste danseur à un événement dans le cadre du projet « In my art » qu'organisait le Grdr. Il a animé un atelier autour de la danse sensorielle, en présence d'enfants de « l'école sans frontière » afin de puiser des sentiments, de la force, à l'intérieur de lui-même et les retranscrire en mouvement dans le but de se libérer. Depuis ce jour il a trouvé au Grdr un espace convivial, chaleureux, où il est possible d'être accompagné et soutenu. En parallèle, il a été accompagné par le Grdr dans un atelier de coaching sur la structuration et le retro planning de son projet artistique et culturel. Lors du Festival International des Solidarités, il a été invité par le Grdr en tant que performeur danseur-chorégraphe et conférencier. Il a ainsi pu partager son expérience personnelle et professionnelle en restant sur la thématique chère au Grdr « la migration fait bouger le monde ».

Pourquoi est-il important de traduire les langues africaines en français ?



La francophonie dans sa diversité linguistique devrait être vécue dans le dialogue des cultures. En effet, depuis les années 1960, années des indépendances, certains des pays d'Afrique de l'Ouest ont choisi le français comme langue officielle tout en reconnaissant aux langues locales le statut de langues nationales. Ce choix de politique linguistique a conduit ces Etats nouvellement indépendants à choisir la graphie en caractères latins. Les populations rurales furent alphabétisées après la crise économique de 1973 pour lutter contre le sous-développement.

Les premières entreprises de traduction visaient plutôt à traduire des livres comptables en langues africaines pour rendre plus autonome le monde paysan. La traduction va au-delà du passage d'une langue à une autre. Elle permet d'enjamber les enclos culturels pour un meilleur partage des fruits de la pensée. Chaque langue véhicule une vision du monde. Quelle est donc la mission du traducteur ? « Tout bon traducteur est celui qui sait bien négocier avec les exigences du monde de départ pour déboucher sur un monde d'arrivée le plus fidèle possible, non pas à la lettre mais à l'esprit.



Tout donc est dans le presque du titre. » dira Umberto Eco dans « Presque dire la même chose » (Edition Grasset).

L'obligation de fidélité et l'exigence d'autonomie sont les deux pieds du traducteur. C'est tout un jeu d'équilibriste qui s'impose à lui. Traduire du français aux langues africaines dans la dynamique de la citoyenneté d'ici et de là-bas serait donc un moyen de renforcer la communication interculturelle. Dans les territoires d'accueil comme dans les pays d'origine, les populations gagneraient à se découvrir mutuellement pour le vivre-ensemble au-delà de nos frontières.

En traduisant en wolof un poème de Léopold Sédar Senghor « Nuit de Sine » pour l'Académie Mondiale de Poésie de Vérone en 2001, je me suis rendu compte de l'intensité que dégage ce texte qui est fortement ancré dans le magico-religieux africain.

J'ai eu le même sentiment en traduisant en wolof « Mon père l'Africain » de J-M Le Clézio, Prix Nobel de Littérature qui nous parachute dans la symbiose avec la nature. Ce travail jette un pont entre la littérature française et l'univers lettré wolof.

Sans cette négociation entre les cultures, il serait difficile de toucher l'autre.

Les éditions Gallimard, par exemple, ont mis beaucoup de temps à traduire l'Italien Eugenio Montale, Prix Nobel de Littérature. Ce projet fut suspendu à cause du nombre de bas de pages qui altéraient la qualité de la traduction. Pourtant, nous sommes dans la grande famille des langues latines.

Les mêmes difficultés surgissent lorsque le chant des rimes s'estompe de la langue source à la langue d'accueil.

Ces obstacles ne sont infranchissables que lorsque la traduction littérale prend le dessus sur le traducteur. Traduire, ce n'est pas trahir. C'est un acte de récréation d'un texte qui ne perd pas de vue la fidélité à l'original. Continuons à traduire pour arriver à bon port dans ce rendez-vous du donner et du recevoir.

Par Daouda N'Diaye, vice-président du Grdr

Rencontre littéraire « Des écrivains entre ici et là-bas »

Dans le cadre du festival Essonne-Mali 2024 – Evry, Jeudi 8 février 2024



Pour explorer l'apport culturel des migrations, le Grdr a organisé une rencontre littéraire « Des écrivains entre ici et là-bas » dans le cadre de l'édition 2024 du festival Essonne-Mali en partenariat avec l'Association des Etudiants Maliens d'Ile-de-France et l'Association des Diplômés et Etudiants Maliens de France.

Une table-ronde modérée par le professeur Abdoul Hameth Ba, docteur en géographie de l'université de Paris I, maître de conférences spécialiste en géographie du développement des territoires, migrations internationales et coopération décentralisée a rassemblé trois écrivains : Diadié DEMBELE, Balla FOFANA, Amara SACKO, dont les derniers romans sont recensés ci-dessous (cf p 23), et une créatrice de contenu, Sakina DIABY, qui retrace à travers des archives publiques et des données collectées auprès de personnes issues de l'immigration, les chemins et les modes de vie de famille de personnes immigrées du Sahel notamment au sein des foyers de jeunes travailleurs de la région parisienne. A retrouver sur [@Mémoires.Diasporas](https://www.instagram.com/Mémoires.Diasporas).

La langue, un lien entre les cultures

Entretien avec Abdoul Ahmet Ba, géographe

Addoul Hameth Ba a effectué ses études universitaires en France et a réalisé sa thèse sur les migrants du Fleuve Sénégal. Il dirige une licence professionnelle « Protection et valorisation du patrimoine historique, culturel et naturel » à l'université d'Evry. Il était l'animateur principal des rencontres littéraires organisées par le Grdr le 8 février à Evry.



Professeur, vous êtes géographe, comment cette discipline vous a-t-elle conduit à vous intéresser aux enjeux culturels ?

Cette discipline inclut le champ culturel dont Paul Claval, grand géographe français est l'un des principaux représentants. Il s'agit d'étudier les relations entre l'espace et les populations ; c'est pourquoi, les géographes analysent les modes de vie des peuples et donc leurs civilisations, leurs cultures. Les paysages urbains et ruraux sont façonnés par les hommes. Ces derniers nomment leurs territoires, les espèces animales et végétales qui y vivent. Il y a différentes représentations des espaces selon les cultures.

En Afrique, mais c'est aussi le cas en Amérique latine ou en Océanie, certains lieux sont sacrés, tels que des forêts (lieux de l'initiation des jeunes). On peut également évoquer les tabous alimentaires qui découlent aussi d'un rapport à la nature.

C'est passionnant d'étudier les rapports des peuples à la nature en s'appuyant sur les différents marqueurs de la culture : la langue, la religion, la musique, la cuisine, les arts...

Comment votre propre trajectoire vous a conduit à devenir professeur d'université en France ?

Originaire de la vallée du fleuve Sénégal, appartenant à l'ethnie peule, j'ai été scolarisé dans différentes villes sénégalaises (nord, centre, sud): j'ai ainsi côtoyé différents groupes ethniques.



J'ai obtenu mon bac scientifique à Dakar puis j'ai effectué mes études supérieures en France dans différentes universités (Lille, Rouen et Paris). J'ai préparé ma thèse de géographie sur l'action des migrants du bassin du fleuve Sénégal vers leurs pays d'origine, au sein de l'Ecole Normale Supérieure de Fontenay Saint Cloud ; cela m'a permis d'explorer différents territoires au Mali, en Mauritanie, au Sénégal, habités par des peuples parlant des langues différentes et marqués par le phénomène migratoire et, depuis le milieu des années 1970, par la présence d'organisations non gouvernementales. Après mon doctorat, j'ai eu la chance d'intégrer l'université d'Evry en tant qu'enseignant-chercheur titulaire en géographie.

Mes terrains de recherche sur les phénomènes migratoires sont le bassin du fleuve Sénégal, la France mais aussi d'autres sites (Canton, Milan, Bruxelles).

La spécificité des migrants originaires du bassin fleuve Sénégal réside dans le fait que dès leur arrivée dans un pays, ils ont créé très vite des associations dites « communautaires » basées sur l'appartenance au même groupe ethnique ou au même village d'où le nom « d'associations villageoises » pour se donner les moyens d'agir ensemble pour le développement de leurs villages ou pays (réalisation de puits, d'écoles, de dispensaires, de mosquée, de bureau de poste...). A côté de ces actions d'intérêt général, on note des projets individuels (construction de maisons modernes, création de petites entreprises...).

Tous ces projets ont contribué à modifier, à différentes échelles géographiques, les espaces et à transformer les sociétés d'origine (voir les travaux Christophe Daum, Catherine Quiminal, Patrick Gonin, Adrian Adams).

La question linguistique est un enjeu important en France où les langues régionales ont été combattues par l'Etat et l'institution scolaire depuis Jules Ferry ; comment voyez-vous aujourd'hui, dans notre société de grande diversité culturelle, la cohabitation des langues ?

Je pense qu'il est nécessaire de connaître la langue française et de la parler car c'est une langue de communication internationale. Elle est la langue administrative dans beaucoup de pays, notamment en Afrique. Mais lorsque des immigrés se retrouvent avec des personnes de leur pays ou région de naissance, ils parlent fréquemment leur langue d'origine. Dans les communautés immigrées françaises, on note que les parents souhaitent légitimement transmettre leur langue à leurs enfants car c'est un lien essentiel pour connaître leur culture.

Parler la langue des parents évite de couper les racines familiales, les liens culturels avec le pays d'origine des parents ce qui ne freine en rien l'intégration des jeunes dans la société française.

Les jeunes, notamment les étudiants africains veulent pour la plupart réinvestir leurs langues d'origine : c'est le cas des jeunes écrivains qui ont participé au festival des cultures ; ils ont écrit leurs romans en français mais ils aimeraient pouvoir écrire dans les langues africaines (peul, soninké, bambara).

Notons que la langue peule est la plus répandue en Afrique (elle est parlée dans près de 20 pays d'Afrique au sud du Sahara) même si on note quelques variantes pulaar au Sénégal, fulfuldé au Nigéria.

Vous qui côtoyez de nombreux jeunes, en partie issus d'Afrique, à l'Université, pensez-vous qu'ils sont « mal intégrés » dans la société française ou « ne veulent pas s'intégrer » si l'on en croit les sondages d'opinion ?

Les immigrés qui se sont installés en France dans le milieu des années 1970 /1980 peuvent pour certains être repliés sur leur culture d'origine car nombre d'entre eux n'ont pas pu bénéficier d'un apprentissage du français et aussi parce que, habitant dans des foyers de travailleurs immigrés ou des quartiers marqués par une concentration de populations étrangères, ils n'ont pas ou peu été en contact avec des Français.

Ces mêmes immigrés peuvent rencontrer des problèmes dans leurs pays d'origine car les cultures ont évolué plus vite, la modernité a gagné du terrain avec l'irruption de l'internet et le développement des réseaux sociaux qui véhiculent les images des différents modes de vie dans le monde (voir les travaux Dana Diminescu sur immigration et internet).

Précisons que les jeunes nés en France ou qui y sont arrivés très tôt sont tout à fait « intégrés ». Cela n'a d'ailleurs pas de sens de parler d'« intégration » à leur sujet car ils possèdent tous les codes culturels et sociaux des jeunes français et ils ont, pour l'immense majorité, la nationalité française ; en revanche beaucoup d'entre eux ne connaissent pas le pays d'origine de leurs parents et peinent à parler la langue de leurs parents.

Le problème majeur, c'est plutôt qu'en raison de leur couleur de peau, ils sont souvent perçus comme étrangers, victimes de racisme, et d'un « déni de francité » comme le dit le sociologue Patrick Simon. Ce qui peut susciter de la colère, du ressentiment...



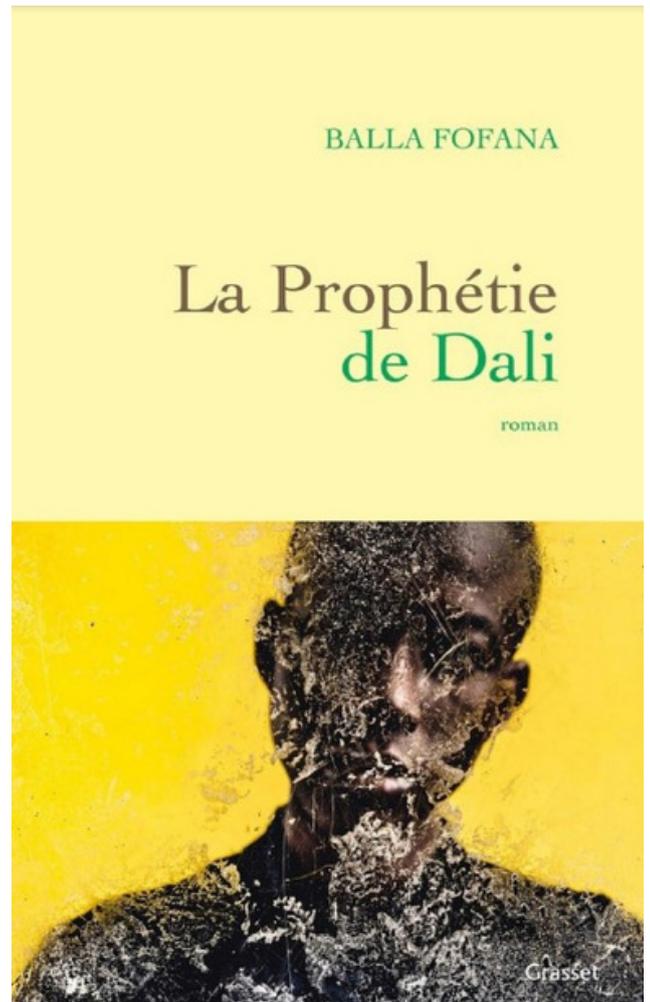
Propos recueillis par Marie-José Bernardot, membre du Conseil d'administration du Grdr

Notes de lecture

Les rencontres littéraires d'Evry ont permis de mettre en évidence 3 livres et 3 auteurs en lien avec les migrations. Jean-Marc Pradelle et Cécile de Rouville, membres du Grdr, les ont lus pour nous.

La prophétie de Dali

Dans son roman largement autobiographique, *La prophétie de Dali* (Ed.Grasset), Balla Fofana, écrivain et journaliste à Libération, raconte la construction de la personnalité d'un jeune homme à travers son parcours migratoire et ses deux cultures. Né dans un village du Mali, où il vivait heureux et insouciant, Balla voit son monde s'effondrer lorsque son père abandonne subitement la concession familiale. Souhaitant assurer une vie meilleure à ses enfants, sa mère quitte le village et emmène ses enfants de Kayes à Bamako et de Bamako à Paris. Arrivé dans une France froide et inhospitalière, Balla ne connaît rien des codes de ce nouveau pays et devient, à six ans, la risée de son école et bientôt de toute sa famille.



Mais un jour Dali, une griotte qui pratique la divination, prédit un avenir radieux à l'élève perché dans une classe destinée « aux enfants arriérés ». Depuis, le petit garçon est obsédé par l'intelligence et l'acquisition de la connaissance. Balla le mal barré trouvera sur sa route des adultes qui le regardent et l'écoutent. Il croisera un psychologue et deux instituteurs formidables qui lui feront prendre conscience de qui il est et qui il peut devenir. Il mettra ainsi fin au désespoir de sa mère et parviendra à se faire une place dans sa fratrie qui ne croyait plus en lui. La prophétie de Dali se révélera finalement bien plus qu'une simple chimère.

« C'est un texte sur la construction de soi », raconte Balla Fofana. « Un texte qui parle des attentes de ceux qui ont émigré, qui arrivent dans un pays dont ils ne maîtrisent pas les codes et qui souffrent de ne savoir ni lire ni écrire dans un pays où tout est basé sur l'écrit ».

Comme l'écrit **Oumou Diallo** (Grdr), organisatrice du festival, il y a là un champ à explorer pour les personnes issues de l'immigration, pour légitimer leurs appréhensions, leurs défis et tout le mécanisme à mettre en place pour construire leur personnalité entre deux cultures. Et la littérature est un moyen pour y parvenir.

Deux grands hommes et demi



Dans son deuxième roman, « Deux grands hommes et demi » (Ed. Jean-Claude Lattès), Diadié Dembélé relate l'histoire de deux amis (amis « coucher-lever », amis « sérieux-sérieux »). La mort dans l'âme, ils sont contraints de quitter les travaux des champs sur leur terroir nourricier anéanti par la sécheresse. Ils partent chercher au loin les moyens de faire vivre leurs familles, plongeant dans une vie de migrants dépendants de ceux qui les hébergent. De Bamako à Paris, ils n'ont d'autre choix que de s'adapter à tout. « Il voulait cheminer vers le lieu de sa gloire, fixé comme un défi à sa condition de fils de paysan, le voilà seul dans la jungle urbaine. L'eau n'a pas de goût.

L'argent n'a pas d'odeur. La souffrance n'a pas de couleur. Mais l'aventure a le goût des insultes et du mépris, de la faim et des humiliations ». L'amitié est soumise à rude épreuve, jusqu'au final de triste mémoire : l'évacuation des immigrés qui occupaient l'église Saint-Bernard en août 1996. Un long chemin, du village de leur enfance à ce pays qu'ils n'avaient jamais imaginé devoir rejoindre. « Regardez ma langue. Elle est tapissée de poils. Les sons qui sortent de ma bouche sont velus de soninké. Est-ce pour cela que vous me soupçonnez, vous et vos maîtres, d'avoir refusé l'intégration ? ».

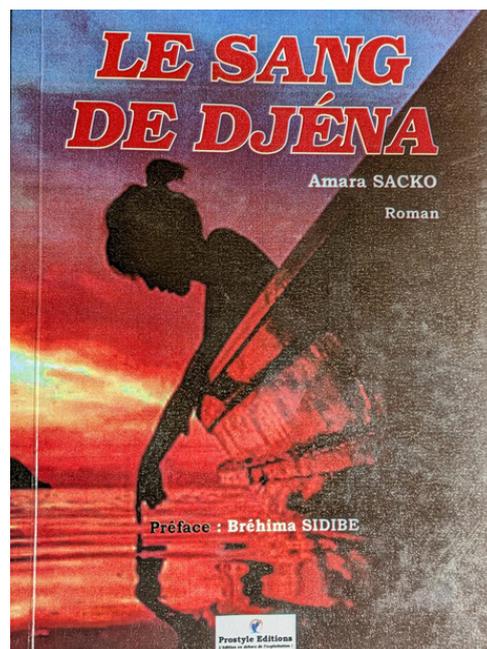
« On se pose beaucoup de questions sur les motivations des jeunes migrants des années 60 et c'est ce à quoi j'ai cherché à répondre », commente l'auteur.

Le style de Diadié Dembélé est remarquable, truffé d'expressions originales et frappantes, à l'image du titre « Deux grands hommes et demi » traduit du bambara au français de manière littérale, expression qu'on utilise communément pour désigner une personne courageuse, vaillante.

Le Sang de Djena

L'auteur, Amara Sacko, est un Malien, né en 2000, jeune et talentueux, qui raconte à la première personne le parcours d'une jeune Malienne, Korian, en quête de sens et d'une vie dans le respect de ses aspirations personnelles.

Comme les « Deux grands hommes et demi », mais pour une raison différente, Korian est contrainte de quitter brusquement village natal et famille. Une fuite soudaine, pour ne pas être donnée en mariage à un riche commerçant alors qu'elle est amoureuse d'un jeune homme de son âge.



Le roman (Ed. Prostyle) est un hymne à la liberté, à la détermination qui permettent à l'héroïne d'affronter les épreuves. « Ici en ville, il n'y a ni amis ni famille. C'est chacun pour soi. Être une « cinquante-deux » (une bonne), c'est être très patiente ». Et de saisir les chances qui se présentent. D'étape en étape, son chemin la mène jusqu'à Bruxelles elle se fraye un chemin en ville, à Bamako, puis en Belgique pour poursuivre ses études. « Au début, tout allait bien, et je croyais que j'avais enfin atteint le sommet, que j'étais enfin heureuse. »

Mais Korian a le mal du pays. Et le sens du combat, comme journaliste et comme mère de famille. La suite se déroule à Bamako. Le roman dénonce l'exploitation sociale des travailleuses domestiques, et la menace des prédateurs sexuels. Il dénonce certains maux de la société, comme la question de l'albinisme.

La solidarité entre femmes y est mise en exergue, alors qu'une place peu enviable est réservée aux hommes qui, les uns après les autres, trahissent la confiance que Korian met en eux...

Un roman qui se lit d'une traite.

Les jeunes et la mémoire de l'immigration

Témoignage d'Hadja Soumaré, en stage d'appui aux programmes de recherche-action au sein de l'antenne Ile-de-France



Je me rappelle ce soir où j'ai vu pour la première fois le film, *Black Mic Mac*. Mes frères et sœurs, qui l'avaient déjà vu autant de fois que « *Titanic* », débattaient sur la place de ce film dans le cinéma français, si oui ou non, il s'agissait d'un classique. La discussion avait pris fin sur ces mots: « En tout cas, c'est important de l'avoir vu pour comprendre ce que nos parents ont vécu. »

Cette scène, un groupe de vieux sahéliens, un long récit en langue bambara, ces hommes qui rythment l'intervention avec des « hum hum » toutes les deux phrases, ces murs colorés et lits superposés à la façon des foyers, je n'avais encore jamais vu cela à l'écran.

Le choc et l'émerveillement étaient les deux sentiments que j'éprouvais après quelques minutes du film. Je réalisais que le cinéma donnait l'occasion de revivre des choses. Ici, il s'agissait de mon enfance, des jours heureux où j'accompagnais mon père, voir des amis, dans le foyer du quartier. C'est à partir de là que mes premières réflexions sur la représentation et le devoir de mémoire de l'immigration sahélienne commencèrent à émerger.

Plus tard j'ai rejoint les bancs universitaires au sein de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales. J'ai décidé d'axer mes recherches sur les Soninkés, peuple duquel je suis issue au Mali.

Ces derniers, qui après le commerce et l'agriculture ont tenté de s'enrichir par le biais de l'immigration, font partie des premiers africains subsahariens à avoir foulé le sol français. Jeune, je n'avais jamais entendu de récits de ce morceau d'Histoire. Mes premières découvertes sur ce sujet, me concernant pleinement, se sont faites à la lumière d'une lampe de bibliothèque, lors de mes premiers mois à l'université. J'étais étonnée de découvrir que des chercheurs se sont rendus dans nos villages d'origine, qu'ils aient écrit sur les façons de se vêtir, de se nourrir, de travailler. À mesure que je lisais, mon envie d'en apprendre davantage ne cessait de croître, à tel point que ces sujets, le Mali, les Soninkés, l'immigration devenaient une obsession.

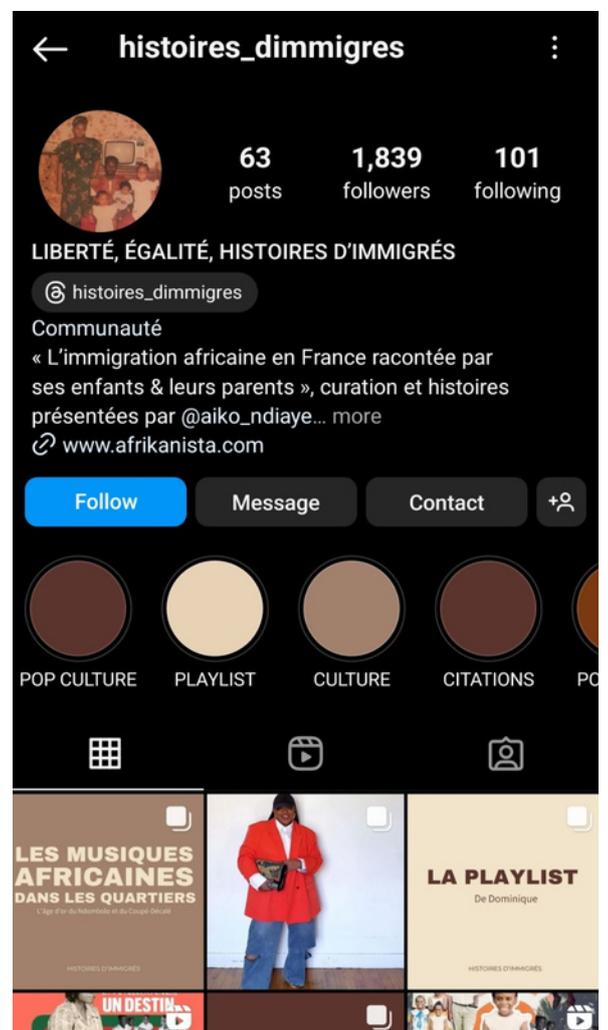
Je me suis alors demandé pourquoi cette partie de mon histoire est cachée dans les livres, si elle intéresse. Elle fait pourtant partie de l'Histoire de France. Si, plus jeune, je me rappelle avoir étudié la mondialisation ou encore la chute du mur de Berlin en 1989, pourquoi n'ai-je aucun souvenir d'avoir lu le récit des hommes de Diaguily, qui ont traversé la mer pour reconstruire la France dans les années 60.

En Novembre 2023, j'ai organisé une exposition dans un café social du 20ème arrondissement de Paris. Je lui ai donné le nom de « Sahel Naali », ce qui signifie « Le Sahel brille » en français. Je voulais offrir une nouvelle lecture du Sahel aux Français, en le présentant au travers de l'art et de la culture.



Cet événement a attiré des centaines de personnes et une forte demande de nouveaux événements de ce type s'est manifestée. Le temps d'une journée, la vision misérabiliste que beaucoup avaient des sahéliens, qui, subissent la pauvreté, la guerre et le terrorisme dans leurs pays, et font face à des discriminations en arrivant en France, venait d'être changée. Dès lors, au vu du succès de cet événement, j'ai commencé à réfléchir à d'autres façons d'inscrire ces histoires et ces mémoires plus durablement.

Des amis, des connaissances qui partagent le même objectif que moi, oeuvrent à leur façon. Certains lancent des capsules de témoignages vidéos, d'autres des podcasts, ou encore des radios et magazines en ligne.



Capture d'écran de la page Instagram de Mémoire diasporas (à gauche) et histoires d'immigrés (à droite)

Tous ont pour dénominateur commun leur moyen de diffusion: Instagram. [@Mémoires.diasporas](#) [@Byusmedia](#) [@histoires_dimmigres](#) [@Radiomali_](#) [@bissai.media](#). Ces intitulés ne constituent qu'un petit pan du large éventail des tentatives d'inscrire l'histoire des immigrés dans la mémoire collective. Même s'ils prennent une certaine envergure et se multiplient du fait de leur bonne réception et de la demande des jeunes personnes issues de l'immigration, ces médias tendent vers un entre soi de jeunes universitaires, africains, et leur contenu peine à parvenir aux générations plus anciennes ou aux personnes extérieures à ces problématiques.

Ainsi, le prochain objectif, pour ces personnes qui rêvent qu'un jour, quelques pages d'Histoire soient consacrées à l'immigration française, que des grands films relatent le parcours de ces hommes et femmes, de leurs enfants, qui ont construit et sont devenus la France, que des livres, par dizaine les racontent, est de trouver de nouveaux supports, d'être soutenus par des partenaires pour mener, à bien leur quête.

L'actualité du Grdr

Un Grdr très actif, dans un contexte de plus en plus préoccupant



“Le championnat de nettoyage et de recyclage” de la ville de Canchungo, organisé les 24 et 25 janvier derniers par le Grdr, a mobilisé de nombreux jeunes de 8 quartiers de la ville

Le Grdr est dynamique sur tous les territoires aux côtés desquels il s’engage. Il est particulièrement attentif aux initiatives de l’importante diaspora malienne en France, comme en atteste par exemple l’organisation de la rencontre littéraire « des écrivains d’ici et de là-bas » dans le cadre du festival Essonne – Mali (Evry – 8 février), évoquée dans cet Envol (N°39).

On reviendra dans les numéros suivants sur les pôles **France, Sahel et Europe-Méditerranée**. Nous mettons ici en avant les activités du Grdr sur son **pôle littoral** car elles battent leur plein à l’issue du programme de gestion concertée du littoral (PGCL).

En Guinée, un club "Entreprendre" a été organisé le 22 février, ainsi que des formations de producteurs des trois communes rurales sur les opérations post-récolte. A eu lieu en Guinée-Bissau, le Grdr travaille sur un outil de coordination et de communication de tous les acteurs intervenant sur la mangrove en Guinée-Bissau, la plateforme PLANTA. Il a également organisé un championnat de nettoyage et de recyclage inter-quartiers de Canchungo.

Au Sénégal, en février, une visite d'échange du Cadre de Concertation de la Pêche du Soungrougrou en Casamance a eu lieu à Montreuil en mars, sur le « double-espace », le Grdr a proposé une formation le 28 mars ouverte aux salariés et aux adhérents autour d'une boîte à outils sous forme de jeu de société, pour sensibiliser aux enjeux du littoral (Rio Terra). Un Forum et une inter-équipe littoral qui auront lieu la semaine du 13 au 17 mai en Guinée-Bissau permettront mi-mai, à Bissau, de faire le bilan de dix ans de travail (PGCL) et d'envisager la suite de notre activité.

L'année 2024 sera pour le Grdr l'année du bilan de son Plan d'Action Stratégique dans son ensemble pour 2020-2024, et de la projection sur les prochaines années. Le bilan a déjà fait l'objet de plusieurs réunions entre équipe et adhérents (COS), certaines mobilisant des partenaires. **Ce bilan sera l'objet principal de la prochaine Assemblée générale le samedi 22 Juin : on compte sur vous. A vos agendas !**

Un contexte préoccupant

La situation politique et sécuritaire se tend dans la plupart des pays du Grdr. Gouvernements dissous et grève générale en Guinée, dissolution du Parlement en Guinée-Bissau, démocratie sénégalaise secouée lors du report des élections présidentielles finalement tenues le 25 mars. Les relations du Mali se dégradent avec l'Algérie, avec la CEDEAO et des incidents de sécurité se multiplient à la frontière avec la Mauritanie. Des réfugiés maliens arrivent au Guidimakha. La Mauritanie se prépare à organiser des élections présidentielles en juin 2024. Elle est devenue le pays le plus stable de la région, et occupe par ailleurs les fonctions de la présidence tournante de l'Union Africaine (UA) depuis le 17 février. En Tunisie et en Algérie, les relations entre les Autorités et la société civile sont en cours de redéfinition.

En France, le Conseil Constitutionnel a finalement censuré, fin janvier, 35 articles de la loi « pour contrôler l'immigration et améliorer l'intégration » adoptée au mois de décembre. Par ailleurs, le ministre français de l'économie a annoncé, le 17 février, un plan d'économie de 10 milliards d'euros. Selon ce plan, l'aide publique au développement française est directement concernée puisqu'elle sera diminuée de 732 millions d'euros, soit 12,5% du budget initial, pourcentage record de réduction.

Le Conseil et le Parlement européens sont parvenus à un accord pour un nouveau règlement relatif à la gestion de l'asile et de la migration (Pacte européen Asile et Migration). Le 10 avril 2024, il a été adopté avec difficultés par le **Parlement européen**. Notamment pour les deux textes les plus sensibles du Pacte : le règlement sur la procédure d'asile (APR), adopté par 301 voix pour, 269 contre et 51 abstentions, puis le règlement dit de "crise" adopté par 301 voix pour, 272 contre et 46 abstentions. Désormais, le texte devra être formellement validé par le Conseil de l'Union européenne, avant d'entrer en vigueur courant 2026.

En lien avec de nombreux partenaires mobilisés sur ce sujet, en Afrique, en France et en Europe, il nous faut plus que jamais diffuser les exemples positifs prouvant que les migrations, au sein des doubles-espaces, sont une ressource durable pour des territoires solidaires ! Les récents numéros de l'Envol des Cigognes en ont donné de nombreux exemples.

Par Jean-Marc Pradelle, président du Grdr

Carnet de décès

Hommage à Adama SY

Député-Maire de Mbout (Gorgol – Mauritanie), président de l'Association des Maires et des Parlementaires du Gorgol (AMPG)



C'est avec une profonde tristesse que nous avons appris le décès de M. Adama Sy, qui a accompagné le Grdr et nos équipes pendant plus de 20 ans.

Adama a été un moteur inépuisable et inestimable du développement local de la région du Gorgol. Son engagement au sein de AMPG dès sa création, ainsi que son indéfectible dévouement envers les différentes communautés de son village à la Commune de Mbout, de sa région à la Nation Mauritanienne, et ses attaches solides avec la diaspora résidant en France et en Europe, laissent une empreinte indélébile dans nos mémoires. Adama a toujours été un partenaire à l'écoute, constructif, traçant des horizons en même temps que les chemins pour y parvenir.

Sa présence et son soutien ont été des éléments essentiels dans notre cheminement commun, y compris sur le « double-espace » de la coopération décentralisée entre la région du Gorgol et la région Centre-Val de Loire, pour démultiplier les liens de solidarité entre ici et là-bas.

Nous souhaitons également ici souligner notre soutien et notre attachement à Salimata SY sa fille, qui, dans la droite ligne de son père, poursuit l'oeuvre de construction de nombreux projets de solidarité avec une passion et un militantisme très utile pour les droits humains. Les liens étroits que nous entretenons avec Salimata sont le témoignage vivant de l'héritage durable et précieux que nous a légué monsieur SY Adama oeuvre de construction de nombreux projets de solidarité avec passion et militantisme. Les liens étroits que nous entretenons avec Salimata sont le témoignage vivant de l'héritage durable et précieux que nous a légué Adama.

Nous adressons à toute sa famille et à tous ses proches toutes nos condoléances et nos pensées les plus chaleureuses.

Que la terre lui soit légère.

Hommage du Grdr à Jean KIS

Nous avons appris le décès de Jean Kis, suite à un accident de voiture à proximité de Dabola en Guinée où il travaillait depuis un an.

Un amoureux de l'Afrique, un homme de terrain, disparaît.



Un grand monsieur avec de solides convictions tout en étant technique et avec un humour bien à lui. ...Toujours positif même dans les situations les plus difficiles !

Il fut responsable de la cellule Grdr de Sélibaby Mauritanie en 1986 ou 87, après l'élargissement de la cellule de Bakel Sénégal.

Il fut ensuite coordinateur pour les programmes de développement du Grdr au Mali et représentant pays de janvier 1994 à décembre 2000 (7 ans).

Il a travaillé ensuite pour d'autres agences de coopération en Afrique (Mali, Guinée, Burkina Faso...) toujours non loin du Mali et de Bamako où résidait sa compagne Aminata. Et sa fille est toujours dans le Guidimakha.

Merci à Jean-Louis, Pascal, Olivier, Stéphane, François, Marc, Daniel, Georges, Benoît et les autres de nous avoir fait partager cette grande tristesse, mais aussi la chaleur d'une étrange réunion de famille numérique brève et imprévue autour du souvenir de Jean Kis.

« C'est lui qui nous a accueilli et nous a fait découvrir Sélibaby et le Guidimakha, avec à l'époque Ibrahima Thioye et Ousmane N'Diaye notamment. Nous avons passé plusieurs semaines ensemble fin 1993 avant qu'il ne rejoigne son nouveau poste à Kayes et nous nous sommes revus très souvent jusqu'à notre départ, fin 1996.

Je garde de nos multiples virées dans les villages et de nos nombreux échanges le souvenir d'un personnage chaleureux, malicieux, profondément amoureux de l'Afrique, à l'esprit très pratique. Pas un de ces théoriciens de l'aide au développement mais quelqu'un de solide et dévoué sur qui on sait qu'on peut compter et qui a consacré toute sa carrière à cette région qui l'avait adopté et où il avait trouvé l'âme sœur. Il avait laissé une très forte empreinte dans ces villages du Guidimakha que nous avons sillonné pendant ces quelques années et je suis sûr que beaucoup se souviennent encore de lui, même si tant d'années sont passées depuis. » a écrit Marc Vincent. « Que la terre lui soit légère », la grande famille Grdr se souvient et ne l'oublie pas. Que Jean repose en Paix.

